

La Moskowa, 7 septembre 1812, les chefs

(par Diégo Mané © Lyon, Juin 2012)

Les chefs français à La Moskowa

Les choix tactiques de **Napoléon** ont déjà été évoqués. Il reste à parler de sa direction de la bataille, qui a beaucoup été critiquée. Le reproche majeur qui lui est fait est une sorte d'apathie qui ne lui ressemblait pas. Certains auteurs n'ont pas hésité à la mettre sur le compte de la maladie, voire même de plusieurs maladies (ce plat fut resservi à chaque sous-performance, et bien sûr à Waterloo). Il resta au même emplacement jusque vers la fin de la bataille. Mais c'est surtout son refus d'engager la Garde Impériale qui aurait été mal «perçu» par ses lieutenants. Murat, Neÿ, Eugène même, se seraient exprimés, chacun dans son «style», contre ce «manque d'activité» préjudiciable...



Napoléon à La Moskowa (Veretschaguine)

Sauf qu'en matière de préjugés, c'est leur action à eux qui en a causé le plus.

De son côté, à la gauche, **Eugène** n'a su ni empêcher l'excès de zèle du 106e de ligne de la division Delzons, ni soutenu l'action de Morand lorsqu'il prit la Grande Redoute, laissant en quelque sorte ses divisions sans coordination. Broussier s'est garanti dans un ravin, et Gérard a attendu des ordres, qui ne venaient pas, pendant que Morand, également abandonné par Neÿ, supportait seul le poids de la contre-attaque des Russes... et pliait. La reprise de la Grande Redoute, qu'il eut été possible de conserver dès le principe, coûta donc encore bien du temps et bien des vies.

Une fois Davout blessé, la direction des combats à droite échut de fait à Neÿ et Murat, qui n'ont jamais brillé par leur discernement où l'économie de leurs forces. De telles causes ne manquèrent pas de provoquer leurs effets habituels, de très lourdes pertes.

Murat, égal à lui-même, à prodigué et épuisé sa cavalerie... et aurait reproché à Napoléon de ne pas lui avoir «donné» celle de la Garde pour poursuivre les Russes.

Ceci dit il déploya comme à son habitude un courage personnel à l'épreuve des balles, encourageant par sa présence cavaliers et fantassins.

«Soldats de Friant, vous êtes des héros», cria-il au plus fort des durs combats pour Séménovskoïé aux fantassins du 33e de Ligne entourés par les cuirassiers russes.

Voir à ce propos mon article sur ce régiment à La Moskowa. Son chef, le général Van Dedem de Guelder fut témoin d'une "altercation" entre Murat et Neÿ en pleine bataille.

<http://www.planete-napoleon.com/docs/1812.LM.33e.pdf>



Murat à La Moskowa (par Job).

L'histoire n'est pas très belle qui nous montre ces deux grands soldats "invulnérables" faire assaut de bravoure tout en se rejetant la responsabilité des pertes qu'ils causent.

Moins belle encore, puisque tout en affirmant son mépris de la mort elle y envoya pour rien quelques centaines de fantassins supplémentaires, est l'anecdote suivante :

Parcourant le champ de carnage Murat croise un officier se repliant avec sa troupe et l'apostrophe : «Où allez-vous ?», et l'officier de répondre : «Vous voyez bien qu'on ne peut rester ici !», ce à quoi le Roi de Naples lui répond : «Eh ! J'y reste bien, moi !», et le malheureux officier de conclure (c'est le cas de le dire) : «C'est juste ! Soldats ! Face en tête, allons nous faire tuer !» Et on n'entendit plus parler ni de lui ni de ses hommes !

Neÿ enfin, qui «fit du Neÿ». Il avait l'ordre d'attaquer et prendre Séménovskoïé, pas celui de venir interférer avec Davout vers les 3 Flèches, mais il n'a pas résisté à l'appel du (mauvais) feu... Comme déjà à Iéna, comme plus tard à Bautzen... Du coup les troupes de Ledru et Compans se mélangent et s'entassent sur le même secteur, criblé de boulets russes « payants » en rapport... mais qui épargnèrent le Maréchal pourtant toujours bien en vue à la tête des troupes !

Et dans le même temps un trou béant s'est formé entre ce «tas» et la division Morand qui, en plus de sa gauche, n'est plus flanquée sur sa droite. Elle pliera donc. Le 2e Corps de Cavalerie viendra ensuite «boucher» le trou, et en paiera aussi le prix, notamment en perdant son illustre chef, le brave général Montbrun.



Le maréchal Neÿ à La Moskowa.

Séménovskoïé, alors insuffisamment garni par les Russes aurait été pris facilement par Neÿ, entraînant le repli forcé de Bagration des 3 Flèches. Au lieu de cela la lutte féroce continuera des heures durant et coûtera des milliers d'hommes, pour reprendre encore et encore les 3 Flèches, encore la Grande Redoute, mais aussi et surtout Séménovskoïé et son vallon, désormais garnis de Grenadiers et entourés de Gardes russes, qui nécessiteront l'engagement coûteux de la division Friant, soutenue par les 1er et 4e Corps de Cavalerie et les Westphaliens.

Comme chacun sait, Neÿ fut plus tard fait Prince de La Moskowa !

Alors certes c'est davantage son indéniable courage personnel que son discernement qui fut récompensé. Et plus encore l'extraordinaire fermeté de caractère qu'il déploya durant son immortelle retraite de Russie. Mais Napoléon ne pouvait évidemment pas le faire «Prince de la Retraite» puisqu'il ne récompensait que les victoires, même controversées comme Essling, sans compter que c'était une fois encore «grandir» celle-ci que de nommer un «Prince de la Moskowa» !

Les chefs russes à La Moskowa

Les dispositions défensives de **Kutusov** étaient mauvaises. Si mauvaises même que l'Empereur ne pouvait raisonnablement y compter à ce point, on l'a vu. Mais du moins le général en chef russe aurait-il pu les compenser un tant soit peu par davantage d'activité qu'il n'en montra.

Or, sans même l'excuse -vraie ou fausse- de la maladie avancée pour son adversaire, et sans que jamais personne dans son camp ne le lui aie reproché le moins du monde, il se tint, lui aussi, au même endroit toute la journée, avec la circonstance aggravante que, celui-ci étant particulièrement mal choisi, il ne pouvait rien voir de la bataille, contrairement à ce que suggère l'illustration (très) populaire ci-dessous.



Kutusov et son état-major à Borodino (comme ils disent).

Enfin, quand je dis mal choisi, c'est du point de vue militaire, car du point de vue de la sécurité de l'État-Major ce fut parfait. En effet, à la différence de ceux qui se battirent, les trois cents officiers qui le composaient se portaient tous parfaitement bien au soir de la bataille. Ne voyant rien du combat Kutusov en était réduit aux informations apportées par les officiers que lui envoyaient les généraux de secteur. Il semble avoir bien tardé à réagir aux évidences, quand il ne les niait pas carrément, allant par exemple jusqu'à dire à Wolzogen (Oberst et Adjudant-General de Barclay) qui lui annonçait -paraît-il dans un demi-sourire- la déroute des troupes du centre, qu'il avait mal vu !

Une bonne réaction aurait été de mettre à profit l'inutile et dangereuse hypertrophie de sa droite pour attaquer «bille en tête» le prince Eugène, qu'il aurait à coup sûr accablé sous le nombre et culbuté, menaçant la ligne de communication des Français et bouleversant tous les plans de leur chef.

Une telle attaque aurait à mon avis été conforme à l'art et aurait apporté un bien meilleur soutien à Bagration que l'envoi au compte gouttes de nouvelles troupes à faire massacrer. J'en veux pour preuve que, dès les premiers bruits de l'attaque d'Ouvarov Napoléon suspendit tout le reste de ses projets jusqu'à prendre la mesure du danger réel, montrant ainsi qu'il avait craint une telle hypothèse.

«Kutusoff donna, dans ce moment, la mesure de son talent et de la force d'inertie d'une armée russe; il l'envoya au-devant de la mort mais il ne sut pas la conduire à la victoire» nous dit Pelet. C'est aussi à peu de chose près l'appréciation que Davydov fit de Bennigsen à Eylau. Du moins ce dernier ce jour-là était-il réellement malade à un point qu'il faut avoir expérimenté soi-même pour le comprendre (la pierre = coliques néphrétiques = plus rien n'existe que la souffrance personnelle).



Contrairement à son chef, le prince Bagration s'exposa beaucoup et fut blessé à mort.

Le principal «mérite» de Kutusov consista donc dans l'envoi d'un rapport victorieux au Tsar, car il fallait oser le faire après avoir perdu la bataille et très bientôt la capitale de son pays. On peut même avancer sans trop de risques de se tromper que Kutusov fut peut-être le seul général de l'histoire de l'humanité à être récompensé par la dignité de Feld-Maréchal pour de tels «résultats».

Mais s'il perdit la bataille il ne perdit pas la guerre, qu'il gagna même, par suite de sa radicalisation forcée induite par son mensonge... Que tout le monde en Russie affecta d'être la réalité, quand bien même personne n'en fut dupe très longtemps. Kutusov croula donc sous des honneurs qu'il n'avait pas mérités... et mourut très opportunément assez vite (début 1813), peut-être étouffé par les récompenses, parce-que par les remords...

Si cependant, malgré les inconséquences répétées du chef son armée survécut pour moitié à l'épreuve, elle le doit uniquement à l'esprit de sacrifice des soldats, des officiers et des généraux en sous-ordre.

C'est à Iermolov et Koutaïsov, officiers sans troupe, que l'on doit le ralliement de celles du secteur de la Grande Redoute et la reprise de l'ouvrage, pas à Rayevsky qui le commandait mais qui, à ce moment là, avait roulé meurtri dans un buisson.

C'est à **Bagratiou**, certes aidé par Neï, que l'on doit l'extraordinaire résistance de la gauche russe, jusqu'à la blessure de son chef, qu'elle brisa en même temps que lui.

C'est à **Barclay de Tolly** enfin, le véritable «général de bataille» des Russes, que l'on doit les dispositions tactiques locales qui tinrent en échec la Grande Armée jusqu'au soir.



Barclay de Tolly (1761-1818)

Ce fut certes au prix de très nombreuses vies, mais l'ordre de Kutusov étant de «tenir jusqu'à la mort» il ne tint pas à Barclay, qui la cherchait, d'y échapper, car il fut toute la journée au feu où, certes moins brillant que Bagratiou et «moins russe» que Kutusov, il n'en fut pas moins l'âme véritable de la défense héroïque de son armée, dont il sauva la moitié malgré son chef... qui put ainsi devenir «le sauveur de la Russie» que l'on sait.